

l'emplacement de la cour et des dépendances, une vaste salle de bal et de concert. Actuellement encore, comme on le sait, ladite Société occupe les mêmes locaux à titre de locataire.

En vertu d'un arrêté royal du 7 novembre 1904, *relatif à l'élargissement et à la rectification de la rue de l'Empereur, et à l'établissement de la ligne de jonction Nord-Midi entre la rue de la Madeleine et la rue de l'Hôpital*, l'immeuble, — coté alors rue de la Madeleine, n° 81, et rue de l'Empereur, n° 5, et possédant une contenance réelle de treize ares et soixante-quatre centiares, — a été exproprié pour cause d'utilité publique, en même temps que d'autres maisons contiguës, par la Ville de Bruxelles, pour le compte de l'Etat belge, à charge de la famille Michiez, qui en était propriétaire à cette époque, aux termes d'exploits d'assignation en date du 19 juin 1906. Un jugement du 22 juillet 1911, puis, sur l'appel formé par les parties, un arrêt du 3 décembre 1912, fixèrent les indemnités qui revenaient aux expropriés. Parmi lesdites indemnités, on notera ici celle de 626,250 francs, représentant la valeur ou le prix du siège de l'importante Société d'agrément bruxelloise.

Depuis l'expropriation de ces biens, l'Etat, nouveau propriétaire, n'a pris aucune décision définitive au sujet de leur démolition projetée.

* * *

Dans le profil césarien, dans l'œil d'aigle du principal de ses clients,

Pâle sous ses longs cheveux noirs (1),

le Bruxellois qui tenait, en février 1798, l'hôtellerie de la rue

(1) Victor Hugo, *Les Orientales*, XL, *Lui*.

de la Madeleine, reconnut-il, malgré son habit bourgeois, l'ex-général Vendémiaire, le vainqueur de Lodi, le général en chef de l'armée d'Angleterre? Nous supposons qu'il vit sur-le-champ à qui il avait affaire, car les portraits de BONAPARTE avaient, depuis ses succès en Italie, popularisé partout les signes caractéristiques de son admirable visage. Au surplus, l'identité du « héros de l'époque moderne » ne pouvait demeurer longtemps un mystère pour l'aubergiste, lequel, conformément aux lois et arrêtés en vigueur, dut réclamer aux étrangers leurs passeports, afin de lui permettre d'inscrire leurs noms sur ses registres.

L'arrivée des voyageurs ayant vraisemblablement eu lieu dans le courant de l'après-midi, il restait encore, avant le dîner, une heure ou deux à employer (1). Napoléon n'était pas homme à les consacrer au repos. Dès que lui et ses trois amis se furent débarbouillés, il demanda à l'hôte, heureux et fier d'avoir à héberger un si illustre personnage, de leur tracer un itinéraire pour visiter en peu de temps les curiosités les plus notables de Bruxelles. Le patron chargea l'un de ses domestiques, Antoine-Joseph POSTIS, âgé de vingt-cinq ans, de les accompagner, et à ce guide il indiqua la route qu'il aurait à suivre. Aussitôt la petite troupe, sortant par la porte cochère de l'hôtel, posa le pied sur le pavé de la République, en face de la rue *Cantersteen*.

Dépassant la rue du Peuple (ancienne rue de l'Empereur!), nos jeunes gens gravirent d'un pas alerte l'étroite et tortueuse montagne de la Victoire (ci-devant montagne de la Cour), puis prirent, à leur droite, une ruelle dont le nom messéant fit rire aux éclats les quatre étrangers. Ils débouchèrent dans la plaine de l'Egalité (ex-plaine de la Cour), où le

(1) Pendant qu'ils relayaient à Malines, ils y avaient probablement pris leur repas du milieu du jour.

guide leur montra les bâtiments de l'Ancienne Cour, autrefois séjour des gouverneurs généraux des Pays-Bas autrichiens. En ce palais avaient résidé, entre autres, Albert-Casimir et Marie-Christine (1), dont le futur César français devait, douze ans plus tard, épouser la petite-nièce, — et l'archiduc Charles, l'un des plus redoutables de ses adversaires militaires présents et à venir. Ils remontèrent ensuite jusqu'à la place de la Liberté (ci-devant place de Lorraine ou Royale), avec son arbre symbolique planté au centre; et ils admirèrent la belle ordonnance de cette place, qu'entouraient l'ex-église, — devenue, depuis quelques années, le Temple de la Loi, — et de majestueux hôtels de maître, tous construits en un style uniforme et bordés de hautes bornes reliées par des chaînes de fer, de cette place où, dans un temps bien proche, au son de musiques joyeuses, danseront chaque année, le 15 août, dédié au grand saint Napoléon, les braves géants bruxellois et le cheval Bayard, en l'honneur de Sa Majesté Impériale et Royale. De là, passant dans la rue de Belle-Vue, les cinq hommes parcoururent le Parc et son quartier nouveau, délimité par les rues de la Liberté, de l'Egalité et de la Loi. BONAPARTE, à qui rien n'échappait, remarqua l'aspect triste et abandonné des hôtels qui les longeaient, — hôtels pour la plupart vides et fermés, — l'herbe épaisse qui couvrait ces larges voies de communication, et le médiocre état d'entretien du Parc, privé de ses ornements et de ses statues.

En suivant la place de Louvain et la rue du Treurenberg, les promeneurs arrivèrent, sur la plaine du Beffroi, devant l'église Sainte-Gudule, elle aussi déserte, close et fort délabrée. Cinq ans après, le Premier Consul, restaurateur de la religion catholique en France, par une radieuse journée

(1) Elle mourut à Vienne la même année, le 24 juin 1798.

d'été, le 5 thermidor an XI (dimanche 24 juillet 1803), assistera, sous ses voûtes, à un *Te Deum* solennel, et s'y verra conduire pompeusement dans un magnifique carrosse de gala, don de la ville de Bruxelles et chef-d'œuvre du carrossier Pierre SIMONS. Et alors, en juillet 1803, — ô retours de la fortune! — l'homme qui, en 1798, gouvernait la France, le roi BARRAS, vivra exilé à Bruxelles et regardera d'un œil rancunier le triomphe de son ancien protégé de Vendémiaire... (1).

Empruntant les rues de la Montagne et de la Colline, nos personnages descendirent de Sainte-Gudule à la Grand' place, où ils contemplèrent avec le plus vif intérêt l'hôtel de ville et son superbe décor de vieilles demeures. Ils visitèrent sommairement la maison commune. Ici encore, le Premier Consul, puis l'Empereur, allait, au début du siècle suivant, être reçu, aux acclamations publiques, comme le plus glorieux des potentats.

Enfin, le guide mena les étrangers, par la rue de l'Etuve, jusqu'à la fameuse statue de *Manneken-Pis*, qui produisit sur eux son effet habituel de curiosité. Quand celle-ci fut satisfaite, Napoléon, avisant, au n° 1162 de la rue précitée, section 8, un petit magasin où l'on vendait des dentelles de Bruxelles, y pénétra et acheta à la marchande, la dame Marie-Thérèse JADOT, une douzaine de jolis mouchoirs et plusieurs paires de manchettes de dentelle. « Tiens, dit-il à LANNES, en lui jetant le paquet, garde-moi soigneusement ces fanfreluches, je les veux offrir en présent à Joséphine et à Hortense. Je leur certifierai que c'est le plus ancien bourgeois de Bruxelles qui me les a vendues! »

Comme le soir tombait, — le temps, tout le jour, avait

(1) On sait que BARRAS et TALLIEN, le 19 ventôse an IV (9 mars 1796), avaient été les deux témoins de Joséphine lors de son mariage civil avec le général BONAPARTE.

été clair et froid, — les promeneurs remontèrent la rue du Chêne et parvinrent, par la Vieille-Halle-au-Bled, à la rue de l'Hôpital. Ils rentrèrent à l'hôtel d'Angleterre en longeant le couloir qui reliait le fond de cette auberge à la rue susdite.

Après le dîner, qu'on servit dans la salle à manger située au premier étage (1), le général BONAPARTE et ses compagnons se rendirent au théâtre de la Monnaie (2), où ils louèrent une loge.

A cette époque, la salle primitive du principal des théâtres bruxellois existait encore, salle édiflée, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de la monnaie, au cours des années 1698 et suivantes, par le sieur Jean-Paul BOMBARDA, architecte, qui avait obtenu, au préalable, l'autorisation de Maximilien-Emanuel, électeur de Bavière et gouverneur général des Pays-Bas espagnols. En 1817, sous la direction de l'architecte français DAMESME (3), on commença de construire un autre

(1) Il résulte d'un plan du rez-de-chaussée de l'hôtel d'Angleterre, — plan dressé, les 19 et 20 mars 1821, par le géomètre-juré H. MAILLY, et annexé aux actes relatifs à la vente publique du 12 juin de cette année. — que l'immeuble à vendre avait une sortie dans la rue de l'Hôpital et une sortie aussi dans la rue de l'Empereur. Ledit rez-de-chaussée, qui, comme de nos jours, était fort bas, comprenait, du côté de la façade principale en bordure de la rue de la Madeleine : 1^o l'entrée cochère, telle qu'elle existe actuellement, et suivie d'un vestibule menant à une grande cour intérieure; 2^o la cuisine de l'hôtel, vaste pièce derrière laquelle se trouvaient une laverie, puis un corridor contenant la cage de l'escalier qui conduisait aux étages, corridor communiquant par une porte avec le vestibule de l'entrée cochère; et 3^o la loge du portier, encastrée dans la cuisine. Autour de la cour, on voyait plusieurs chambres, des remises, une écurie et diverses autres dépendances. — Quant aux étages, le premier renfermait sans doute, prenant jour vers la rue *Cantersteen*, la salle à manger et des salons. Les chambres à coucher pour voyageurs occupaient ce même étage, — avec vue sur la cour, — et les étages supérieurs, — avec vue tant sur la rue que sur la cour. L'hôtel possédait une pièce assez étendue, — peut-être était-ce la salle à manger, — détail que nous révèle l'annonce suivante : « M. GIORGIS prévient les personnes qui ont souscrit pour son concert, qu'il aura lieu définitivement samedi prochain, 20 du courant, dans la grande salle de l'hôtel d'Angleterre, rue de la Madeleine, à sept heures du soir. » (*L'Oracle*, n^o 19, daté du vendredi 19 janvier 1816.)

(2) Ils en connaissaient le chemin. A leur arrivée à Bruxelles, leur berline, entrant par la porte de Laeken, avait pris la longue rue Neuve, passé devant le théâtre, et suivi la rue du Ballon ou des Fripiers, le marché aux Tripes, le marché aux Herbes et la rue de la Madeleine.

(3) Louis-Emanuel DAMESME, né, en 1761, à Magny, département de Seine-et-Oise,

théâtre, plus vaste, sur les terrains provenant du couvent démoli des Dominicains. Son ouverture eut lieu le 25 mai 1819 (1), et la vieille salle, sise juste devant la nouvelle, fut détruite en décembre de la même année et en janvier 1820. A propos du monument disparu de BOMBARDA, un auteur a écrit la curieuse page que nous reproduisons ci-dessous :

Ce bâtiment, qui ressemble à l'arche et qui est un effort du génie de l'architecte français DAMÈNE (*sic*), remplace un autre théâtre, assez remarquable, construit par BOMBARDI (*sic*), du temps que l'Electeur de Bavière gouvernait les Pays-Bas. La démolition de ce dernier édifice faillit causer une émeute parmi les vieux amateurs de spectacle, qui faisaient, en quelque sorte, partie de ses décorations flétries, de ses banquettes usées, de ses arabesques rabougries. D'autres personnes y étaient attachées par des souvenirs historiques. C'était là, en effet, que l'archiduchesse Elisabeth assistait à des opéras et à des comédies horriblement jouées, en compagnie de ses confesseurs jésuites qui ne la quittaient jamais, et qui se contentaient de tourner le dos à la scène, en feignant de lire leur bréviaire. VANDER NOOT y fut couronné de laurier et s'y pavana insolemment dans la loge des archiducs, pendant qu'une lune de papier huilé, qui devait se lever dans la pièce représentée en ce moment, apparaissait avec la cocarde brabançonne; idée patriotique et ingénieuse, qui valut aux *volontaires* maint sobriquet ridicule. Un peu plus tard, à une représentation de *Richard-Cœur-de-Lion*, au moment où le prince anglais se plaint, dans sa prison, que *l'univers l'abandonne* (2), saisis d'un bel enthousiasme, des émigrés français s'élancèrent sur la scène, l'épée à la main, et prirent d'assaut la tour de carton du monarque infortuné, tan-

(1) On sait que, dans la matinée du dimanche 21 janvier 1855, un terrible incendie éclata au théâtre et le ravagea de fond en comble, ne laissant debout que les quatre murs extérieurs. La salle ayant été rebâtie, le théâtre de la Monnaie rouvrit ses portes le 24 mars 1856. Cette nouvelle salle est celle qui se dresse encore aujourd'hui en face de la place du même nom.

(2) *Sic*. On sait que, dans la pièce de SEDAINÉ, mise en musique par GRÉTRY, ce n'est point Richard qui se plaint que « l'univers l'abandonne », mais BLONDEL qui, à l'acte premier, scène II, chante l'airiette célèbre commençant par ces vers :

*O Richard ! ô mon Roi !
L'univers l'abandonne ;
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne...*

dis qu'un roi, plus réellement à plaindre et resté sans défense, gémissait au Temple, attendant l'heure de l'échafaud. A ces élans monarchiques succédèrent bientôt la *Carmagnole* et la *Marseillaise*, chantées par ordre du sans-culotte MALLARMÉ, que nous avons revu, les cheveux taillés en lazarisiste, avec la souquenille d'un ignorantin, enseignant le catéchisme aux petits garçons! (1) Puis vinrent Napoléon et Marie-Louise, puis les généraux alliés et toute la Restauration, éperonnée, plastronnée, l'épée au côté, puis, enfin, quelques manœuvres, armés de pioches, qui ont fait du vieux théâtre un monceau de décombres. Il fallait un édifice neuf pour y chanter la *Muette de Portici* et y commencer la destruction d'un trône (2).

Il n'a point été possible de savoir le titre de la pièce ou des pièces qu'entendirent, le soir du 16 février 1798, le général BONAPARTE et ses trois compagnons au théâtre de la Monnaie (3). On a lu ci-devant que, ayant été reconnus (4),

(1) François-René-Auguste MALLARMÉ, né à Nancy, le 25 février 1755; avocat au bailliage de Pont-à-Mousson; élu, par le département de la Meurthe, député à l'Assemblée législative, puis à la Convention nationale; élu, le 30 mai 1793, président de la Convention; nommé, au commencement du régime directorial, accusateur public près le tribunal criminel du département de la Dyle, à Bruxelles, ensuite commissaire du Directoire exécutif près les tribunaux civil et criminel de Sambre-et-Meuse, à Namur; nommé, en vendémiaire an VI (septembre 1797), commissaire du Directoire près l'Administration centrale de la Dyle, fonctions dans l'exercice desquelles il mécontenta les habitants et qu'on finit par lui enlever, le 26 pluviôse an VII (14 février 1799); chargé, sous l'Empire, de quelques emplois secondaires; nommé, pendant les Cent-Jours, sous-préfet de l'arrondissement d'Avesnes, département du Nord; exilé, comme régicide relaps, par l'article 7 de la loi d'amnistie du 12 janvier 1816; réfugié en Belgique; atteint de démence sénile, il fut conduit, le 11 février 1830, par son ancien collègue, l'ex-conventionnel BEZARD, dans le couvent des frères cellites de Malines, établissement où l'on soignait les aliénés; il y décéda peu après, le 9 décembre 1831.

(2) *Le Lundi, nouveaux récits de Marsilius BRUNCK, docteur en philosophie de l'Université de Heidelberg, recueillis par le baron de REIFFENBERG*. Bruxelles, Louis HAUMAN et Comp^e, libraires, 1835. Notes, pages 311-312.

(3) Le 13 fructidor an V (30 août 1797), TALMA et sa troupe avaient joué pour la première fois à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, puis avaient continué leur tournée jusqu'en Hollande. A leur retour, le 7 pluviôse an VI (26 janvier 1798), ils étaient venus donner une seconde représentation à Bruxelles avant que de regagner Paris.

(4) A l'effet de se conformer aux ordonnances de police en vigueur, l'hôtelier de la rue de la Madeleine avait dû transmettre sur-le-champ à l'hôtel de ville les noms des personnages qui venaient de descendre chez lui. On peut présumer que la municipalité fut avertie par ce moyen de la présence à Bruxelles du général en chef de l'armée d'Angleterre.

ils se hâtèrent de quitter le spectacle. Ils regagnèrent leur gîte et se couchèrent immédiatement (1).

Le lendemain, samedi 17 février, de bon matin, leur voiture, sortant de la ville par la porte d'Anderlecht, les emporta dans la direction de Lille.

En somme, Bruxelles ne dut point laisser une impression très favorable au futur maître de la France. La Révolution, comme partout ailleurs, avait été un désastre pour l'industrie et le commerce de luxe de la cité belge, déchue de son rang de petite capitale et de siège d'une cour princière. Sa population avait sensiblement diminué (2), beaucoup de ses

(1) Dans une relation de voyage en Belgique et en Hollande, publiée en 1830, un auteur français raconte que, le soir même de leur arrivée à Bruxelles, lui et son compagnon, après une station assez longue à la terrasse du *café des Mille-Colonnes*, place de la Monnaie, regagnaient leur auberge, qui n'était autre que l'*hôtel du Morlan*, rue d'Or. Et le narrateur poursuit son récit en ces termes : « Tout en causant sur ce sujet, nous nous en retournâmes à notre hôtel, que nous ne pûmes retrouver qu'avec le secours d'un de ces commissionnaires officieux qui fourmillent dans la ville, et qui servit, en outre, à nous garantir des approches de peut-être deux cents de ces syrènes (*sic*) voltigeuses, qui vont colporter leur amour dans les endroits fréquentés comme dans ceux qui ne le sont pas. Elles sont inévitables dans ce pays si régulier, à ce que nous avons appris. Les unes étaient mises comme des servantes de cabaret, les autres comme des religieuses; d'autres comme des demoiselles ingénues; d'autres comme des marquises dans l'incognito. Je n'avais jamais vu une si grande variété, ni un si grand nombre de vestales errantes sur le déclin du jour. Quelques-unes s'emparaient de nos bras, quelques autres nous suivaient obstinément, en nous invitant, avec toute l'opiniâtreté possible, à les accompagner; si l'un de nous eût été seul, elles l'eussent, je crois, enlevé de vive force. Cette multitude d'amantes mercenaires, vagabondes, et affamées sans doute, me paraissait bien singulière dans une ville qui, selon l'expression de notre panégyriste de la route, était l'asile des mœurs et le chef-lieu d'un pays de Cocagne ». (*Quatre Mois dans les Pays-Bas, Voyage épisodique et critique de deux Littérateurs dans la Belgique et la Hollande; publié par M. LEPEINTRE. Deuxième édition. Tome premier. Le Nord des Pays-Bas.* Paris, R. LEROUX, libraire-éditeur, rue Serpente, n° 14. 1830. Pages 157-158). — Ces promenades vespérales de « prêtresses de Cypris » par les rues de Bruxelles constituaient-elles une pratique déjà ancienne, et faut-il croire que Napoléon et ses amis, en rentrant du théâtre de la Monnaie à l'*hôtel d'Angleterre*, le 16 février 1798, se virent, eux aussi, en proie aux sollicitations, indiscretes autant que multipliées, de l'essaim voltigeant des belles-de-nuit brabançonnnes?

(2) En l'an VII (1800), Bruxelles ne comptait plus que 66,297 âmes; en l'an XI (1803), sa population était remontée à 72,105 habitants, lesquels, en 1812, atteignirent le chiffre de 75,086. — Le relèvement de l'industrie et du commerce bruxellois, sous le Consulat, fut dû, en grande partie, à l'administration aussi active qu'éclairée du premier préfet du département de la Dyle, le citoyen Louis-Gustave LE DOULCET-PONTÉCOULANT, ex-conventionnel non récidive et ci-devant noble de l'ancien régime.

maisons étaient fermées, et l'herbe qui croissait dans ses rues témoignait de son profond état de décadence.

De retour à Paris, BONAPARTE adressa au Directoire exécutif, le 23 février 1798, un rapport dans lequel il discutait l'opportunité de l'entreprise étudiée par lui. Le 5 mars, le projet de descente en Angleterre était abandonné en faveur du projet d'une expédition en Egypte. Un arrêté du Directoire du 12 avril nomma Napoléon général en chef de l'armée d'Orient. Le 4 mai, il partit de Paris pour Toulon, d'où, le 19 du même mois, il mit à la voile, avec toute la flotte française, pour Alexandrie. Lorsque, rentrant d'Afrique, il débarqua, le 9 octobre 1799, sur les côtes de France, un mois seulement le séparait du coup d'Etat de Brumaire.

* * *

En terminant sur *l'hôtel d'Angleterre*, signalons encore cette particularité piquante qu'il est une des rares maisons, si pas la seule, qui eut la fortune d'abriter, outre Napoléon, son heureux adversaire de 1815, celui qui joua le rôle, à Waterloo, de « gendarme de Dieu » : le duc DE WELLINGTON. Ce dernier, en effet, y logea pendant deux nuits, les 7 et 8 août 1819 :

On sait que Napoléon ne parut en tout que cinq fois différentes à Bruxelles. Mais, après 1798, il s'abstint d'y prendre son logement dans une auberge (1).

La deuxième fois qu'il y vint, ce fut, comme nous l'avons déjà rappelé, durant le Consulat à vie, au cours d'un voyage qu'il effectua, en compagnie de Joséphine, dans les départements du nord de la France et ceux de la Belgique. Parti de Saint-Cloud le 5 messidor an XI (vendredi 24 juin 1803), il arriva à Bruxelles, — venant, de même qu'en 1798, d'Anvers, — le 2 thermidor (jeudi 21 juillet), dans la soirée. Pendant les neuf jours que les Bruxellois l'eurent pour hôte, le Premier Consul visita la ville et ses environs, les autorités locales lui offrirent plusieurs fêtes magnifiques et il assista, le 8 ther-

(1) A ce propos, un petit détail assez curieux mérite d'être noté ici. Le samedi 25 février 1911, dans la soirée, la Société royale la Grande-Harmonie, pour célébrer le centenaire de sa fondation, donna, en ses vastes locaux de la rue de la Madeleine, — l'ancien *hôtel d'Angleterre*, — une fête costumée de style Empire, fête à laquelle assista le roi des Belges. Toute la cour impériale de 1811, ayant à sa tête Napoléon et Marie-Louise, — les personnages représentés et joués par des membres de la Société, — fit une entrée solennelle dans les salles fastueusement décorées, et un bal termina la fête. Ainsi donc, cent treize ans après sa courte apparition à l'*hôtel d'Angleterre*, Napoléon y passa de nouveau quelques heures. En 1911, personne ne songea à ce singulier rapprochement, la présence à l'auberge susdite, en février 1798, du *vrai* Napoléon étant alors, c'est-à-dire en 1911, complètement oubliée.

midor (mercredi 27 juillet), à une représentation de gala au théâtre de la Monnaie. Il sortit de Bruxelles le 11 thermidor (samedi 30 juillet), à cinq heures du matin, et, passant par Louvain, Tirlemont, Maestricht, Liège, Namur, Givet, Mézières, Charleville, Sedan, Reims et Soissons, il rentra au château de Saint-Cloud le 23 thermidor (jeudi 11 août), à neuf heures du soir. — A Bruxelles, le général BONAPARTE et sa femme habitèrent l'hôtel de la préfecture, rue de Belle-Vue, en face du Parc. Napoléon ne devait plus faire, à l'avenir, un aussi long séjour au chef-lieu du département de la Dyle.

On l'y aperçut pour la troisième fois l'année suivante, alors qu'il portait depuis quelques mois son nouveau titre d'empereur. Le 9 fructidor an XII (lundi 27 août 1804), il quitta Saint-Omer pour entreprendre avec Joséphine, qui l'attendait à Aix-la-Chapelle, un voyage triomphal sur la rive gauche du Rhin. Prenant la route d'Arras, Valenciennes et Mons, il parvint, le 14 fructidor (samedi 1^{er} septembre), vers quatre heures et demie du soir, à Bruxelles, où il entra par la porte d'Anderlecht. Il ne fit que traverser la ville et gagna directement le château de Laeken, où il descendit. Le lendemain, abandonnant Bruxelles avant le lever du jour, Napoléon continua sa course dans la direction d'Aix-la-Chapelle, où il allait visiter et interroger l'ombre du grand Charlemagne.

Ses deux derniers séjours à Bruxelles eurent lieu pendant le voyage qu'il effectua en Belgique avec Marie-Louise, le mois même de la célébration de leur mariage. L'Empereur et l'Impératrice, escortés d'une suite aussi brillante que nombreuse, partirent du château de Compiègne le vendredi 27 avril 1810. Passant par Saint-Quentin, Cambrai et Valenciennes, ils arrivèrent à Bruxelles, par la porte d'Anderlecht, le dimanche 29 avril, à sept heures du soir, traversèrent la

ville en fête et allèrent coucher au château de Laeken (1). Le lendemain, à midi, les souverains s'embarquèrent sur le canal, se dirigeant vers Willebroeck et Anvers. — Le mois suivant, on les revit à Bruxelles. Venant d'Anvers, ils parvinrent, dans la soirée du lundi 14 mai, au château de Laeken, où ils s'installèrent (2). Le 15, ils assistèrent à une représentation de gala au théâtre de la Monnaie (3), et, le 16, à une fête de nuit donnée en leur honneur à l'hôtel de ville de

(1) En mai 1807, l'impératrice Joséphine avait coulé incognito plusieurs jours au château de Laeken, dans les circonstances suivantes. Le 5 de ce mois, son petit-fils, le jeune *Napoléon-Charles*, né à Paris, le 18 vendémiaire an XI (10 octobre 1802), fils aîné d'Hortense DE BEAUHARNAIS et de Louis BONAPARTE, roi de Hollande, était décédé du croup à La Haye. Lorsqu'elle apprit le deuil qui la frappait, Joséphine, folle de douleur, gagna en toute hâte le château de Laeken, où elle arriva le 14 mai. Elle y reçut, le lendemain, sa fille et son gendre. Quelques jours après, l'impératrice ramena avec elle Hortense à Paris. — On sait que le domaine de Laeken avait été donné à Joséphine par Napoléon, et que l'Empereur, en 1812, lui reprit cette propriété pour lui céder en échange le palais de l'Elysée, à Paris.

(2) Pendant l'un de ses deux séjours au château de Laeken en 1810, Napoléon faillit périr accidentellement. Il descendait, dans sa berline, la montagne du Tonnerre avec la rapidité qui lui était habituelle au cours de toutes ses excursions, lorsqu'un de ses chevaux s'abattit et fut tué sur place ; le dévouement empressé de quelques personnes de la suite de l'Empereur empêcha seul la voiture de verser. (Alphonse WAUTERS, *Histoire des Environs de Bruxelles*, tome deuxième, page 383).

(3) De Laeken, par un temps affreux, les souverains arrivèrent à huit heures du soir au théâtre. Deux opéras figuraient au programme : *les Prétendus* et *Adolphe et Clara*. Le spectacle fut marqué par un curieux incident. Au début de la première pièce, l'acteur BOURSON parut en scène et récita une poésie de circonstance célébrant les louanges des augustes hôtes de la ville de Bruxelles. Après avoir exalté le grand Napoléon, — ce qui provoqua un tonnerre d'applaudissements, — le déclamateur adressa à l'impératrice un compliment dont le dernier vers était conçu en ces termes :

Que par le monde entier Louise soit bénie !

De nouveau la salle fut transportée. Marie-Louise se leva pour saluer la foule, mais l'émotion avait été trop forte : elle tomba évanouie. L'Empereur s'empressa autour d'elle, ainsi que mesdames DE MONTEBELLO et DE LUÇAY. Grâce à la prévoyance d'un des courtisans, qui avait eu la précaution de se munir d'un flacon d'essence, la souveraine revint assez vite à elle et put remercier par gestes le public, qui l'accueillit par d'unanimes bravos. L'acteur BOURSON reprit alors le fil de son récit et acheva l'apologue qui avait soulevé tous les spectateurs. Quand il se fut retiré, les cris éclatèrent de plus belle, et il fallut un gros quart d'heure avant que l'agitation se calmât et qu'on pût commencer à jouer *les Prétendus*. Leurs Majestés Impériales, toujours aussi acclamées, repartirent pour Laeken à la fin de cette première pièce. (Voir l'ouvrage intitulé : *Le Théâtre de la Monnaie, depuis sa Fondation jusqu'à nos jours*, par Jacques ISNARDON. Bruxelles, SCHOTT, éditeurs, 1890. — On y trouve, aux pages 126-127, une relation détaillée, mais sans indication de source, de la représentation du 15 mai 1810).

Bruxelles. Le jeudi 17, Napoléon et sa jeune épouse quittèrent Laeken, à huit heures du matin, au bruit du canon, pour se rendre à Gand. Ils rentrèrent au château de Saint-Cloud le vendredi 1^{er} juin.

C'est par erreur que certains auteurs racontent que Napoléon aurait passé quelques jours à Bruxelles, à la fin du mois de septembre 1811, en compagnie de Marie-Louise. La vérité est que celle-ci résida sans lui en cette ville à l'époque dont il s'agit, avant le voyage qu'elle effectua en Hollande avec son mari. L'Empereur quitta seul le château de Compiègne le 19 septembre, inspecta successivement Boulogne, Calais, Dunkerque, Furnes, Ostende, Breskens et Flessingue, puis débarqua, le lundi 30, à une heure du matin, à Anvers, où sa femme devait le rejoindre. Pendant ce temps, l'Impératrice, suivie d'une cour fastueuse et arrivant directement de Compiègne, était parvenue, le dimanche 22 septembre, à Bruxelles. Elle y entra, vers une heure du matin, au bruit du canon, par la porte d'Anderlecht, et alla loger au château de Laeken. Le lundi 23 et le mercredi 25, elle assista, le soir, à la représentation du théâtre de la Monnaie. Ce dernier jour, les acteurs TALMA et DAMAS, les actrices DUCHESNOIS et BOURGOING, mandés de Paris, jouèrent la tragédie d'*Andromaque*. Le jeudi 26, Marie-Louise se rendit de Laeken à la fête de nuit que lui offrait, au Waux-Hall et au Parc, la ville de Bruxelles. Partie du château de Laeken le lundi 30, à midi, la mère du roi de Rome retrouva, le même jour, Napoléon à Anvers. De là, le 4 octobre, les augustes époux entreprirent leur excursion en Hollande, visitèrent, entre autres, Utrecht, Amsterdam, Leyde, La Haye, Rotterdam, Le Loo, gagnèrent Dusseldorf et Cologne, et, par Liège, Huy, Namur, Givet et Reims,

ils rentrèrent, le 11 novembre 1811 au soir, au château de Saint-Cloud (1).

Une sixième fois, l'Empereur voulut diriger ses pas vers Bruxelles, comptant loger encore au château de Laeken. Le lundi 12 juin 1815, il quitta Paris dans ce dessein, et, le 15, passa la nuit à Charleroi. Il ne lui restait plus à parcourir, pour atteindre son but, que la route de cinquante-cinq kilomètres qui relie cette ville à Bruxelles. Il partit le 16 juin; mais, le dimanche 18, par suite de circonstances aussi graves qu'imprévues, il ne put parvenir, malgré tous ses efforts, à dépasser le territoire de la commune de Plancenoit. Il se vit donc forcé de rebrousser chemin en grande hâte et de rentrer en France. Et Napoléon fut de retour à Paris le mercredi 21 juin, après un voyage désastreux qui avait à peine duré dix jours...